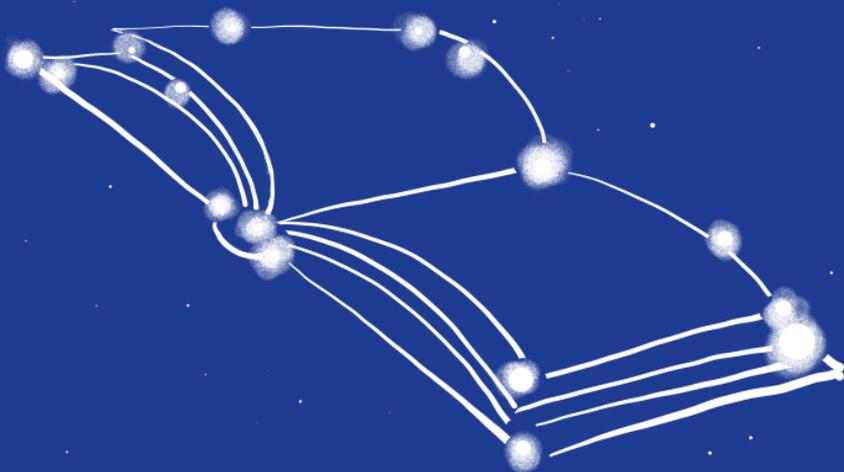


Prix Alain SPIESS
du Deuxième Roman



Prix
du concours de nouvelles

« Trouville et le confinement »

20 novembre 2020
Trouville-sur-Mer

Trouville et le confinement

Nous sommes en 2020, cette singulière année qui nous plonge dans une crise sanitaire et économique sans précédent. La culture est tout particulièrement touchée et les événements littéraires s'éteignent les uns après les autres. Le prix du deuxième roman Alain Spiess a décidé de continuer coûte que coûte.

Ce prix a été créé à la mémoire de cet auteur, Alain Spiess, dont l'écriture en méandres tissent les chaos de l'intime et de l'Histoire, et nous hante. Il a été aussi créé pour mettre en lumière un deuxième roman, dont l'écriture est souvent si difficile pour un écrivain.

Autour de ce prix d'autres événements ont vu le jour, un prix décerné par les jeunes, des lectures, des spectacles, des rencontres d'auteurs, Les Traversées Littéraires de l'été et de l'automne. Et puis, tout comme nos actions donnent à lire et à écouter la littérature d'aujourd'hui, nous avons voulu permettre à un large lectorat, adulte et adolescent, d'écrire. Ce prix étant ancré depuis quelques années à Trouville, ville où Alain Spiess avait ses habitudes, nous avons pensé qu'il serait juste de remercier cette ville de littérature, où planent les ombres bienfaitrices de Flaubert, Proust, Duras et bien d'autres, en en faisant le sujet de cette première édition d'un concours de nouvelles ouvert

à tous. Les circonstances nous ont fait ajouter « et le confinement ».

Nous avons été très heureux du nombre important de nouvelles que nous avons reçues, toutes émouvantes. Pour la section adulte nous n'avons pas voulu départager les trois nouvelles qui arrivaient en tête, vous les trouverez donc dans ce recueil toutes les trois. Elles sont très différentes, elles oscillent entre humour et drame et nous espérons qu'elles vous plairont. Pour la section jeune nous avons reçu très tôt une nouvelle qui nous a immédiatement conquis par sa drôlerie, sa pertinence, son inventivité.

Remettre tous ces prix par visio-conférence comme nous l'avons fait, nous a semblé insuffisant. Les livres de nos deux lauréats, Guillaume Poix pour le prix Alain Spiess et Laurine Roux pour le prix des jeunes, existent. Nous voulions que ces nouvelles existent aussi et puissent trouver leurs lecteurs. C'est pourquoi nous avons décidé de les éditer. Nous sommes particulièrement heureux de vous les présenter.

Françoise Spiess,
pour le jury du prix Alain Spiess

Section adulte

–

Les âmes romanesques

Sandra Mézière

Après des études de droit, sciences politiques et cinéma, Sandra Mézière est devenue rédactrice cinéma pour la presse et pour son blog *Inthemoodforcinema.com*. Elle est auteure d'un roman, *L'amor dans l'âme*, et d'un recueil de 16 nouvelles, *Les illusions parallèles*, publié en 2016 aux Éditions du 38. Elle a été plusieurs fois lauréate de concours de nouvelles.

Trouville, le 11 mai 2020

Cher Serge,

Écrivez-moi. Ces mots, ceux que vous m'avez murmurés, s'ils avaient été appréhendés à part, à plat, auraient été d'une effroyable banalité. Prononcés avec ce ton qui a été le vôtre, d'une suave gravité, et soulignés par votre regard, d'une troublante intensité (du moins, ainsi l'ai-je ressenti), ils m'ont semblé plus intimes que n'importe quoi d'autre. Je suis restée silencieuse, surprise que vous rompiez ainsi le rythme lancinant de nos échanges tacites. Surprise aussi d'être bel et bien de chair et d'os à vos yeux, et non pas un fantôme. Mais, vous voyez, je vous écris. Et tout à l'heure, au point d'arrivée de nos marches parallèles, au pied du phare, de notre phare, je laisserai cette lettre. Et, enfin, vous saurez qui je suis, et ce que vous avez représenté à mes yeux.

Etourdie de liberté. Grisée comme une enfant en faute. Dans un état cotonneux où rien ne semble réel,

tangible, palpable. Voilà comment je me sens depuis le début du confinement.

Dans un élan (de vie, de folie, libre à vous, à eux, de le penser), je les ai abandonnés. Comme ça. Comme prise d'un accès de fièvre. Avec l'annonce du confinement m'est venue l'envie de partir. Oui, plus qu'une idée, une envie irrépressible. L'envie de tout quitter. L'appartement. Paris. Mon mari. Ma fille. Mon semblant de vie. La vie d'une automate qui avait l'impression de ne plus rien maîtriser. L'envie de tout recommencer, de repartir de zéro. D'être seule. De mener ma vie, qu'elle soit dissolue ou ennuyeuse, mais sans entraves. Là où je le voulais. Sans contraintes. Sans horaires. Sans eux. Au bord de la mer. Avec cette étendue à perte de vue. Un horizon sans frontières qui à la fois inquiète et rassérène. Là où tout semble possible. Pensable.

Ce jour-là, le 16 mars, celui de mon départ, la veille du confinement, Alain était parti chercher Léa à l'école. J'ai regardé tous ces débris de vie restés en plan : la peluche préférée de Léa sur le canapé du salon, le mégot de la dernière cigarette d'Alain dans le cendrier, le verre avec la trace de ses lèvres dans l'évier, son écharpe, la noire que je lui avais achetée à Londres, négligemment posée sur le dossier d'un fauteuil, comme s'il allait revenir la chercher. Et la porte d'entrée, mal fermée, par l'entrebâillement de laquelle se glissait l'air revigorant de

ce jour de mars et par laquelle ils semblaient être partis la seconde précédente. Je regardais chaque chose comme familière et étrangère, comme si mon corps et mon âme formaient deux entités bien distinctes, comme si la seconde observait le premier avec détachement. Comme si tout cela, déjà, ne me concernait plus. Et sans réfléchir, en un instant, ma décision fut prise. Mon désir l'a emporté sur ma raison. Mon désir d'ailleurs. Mon désir de fuite. Mon désir d'être et d'agir et de ne plus subir. Je me suis emparée d'un grand sac de voyage. Avec une rageuse frénésie, j'ai enfourné dedans ce qui me semblait essentiel : vêtements indispensables, papiers, argent. Je n'ai emporté aucune photo. Aucun bijou. Aucun souvenir. Je ne voulais pas m'embarrasser de la moindre trace de mon passé. Sur une application, j'ai trouvé une location. Un appartement simple, pas grand mais en front de mer, avec une « baie vitrée qui ouvre sur l'horizon » disait l'annonce. J'ai acheté un billet de train pour la gare de Trouville. Pourquoi là ? Parce que j'étais avide de romanesque, de mélancolie, d'un ailleurs proche. Et que Trouville me semblait parfaitement correspondre à cette définition. J'ai laissé un mot en disant qu'il ne faudrait pas chercher à me retrouver, et que je les aimais, parce que oui, malgré cela, je les aimais. Et j'ai laissé ma vie derrière moi pour venir ici et me réinventer. Confinée seule. Mais libre. L'après-midi même, j'étais là d'où je vous écris. J'ai jeté la puce de mon téléphone portable. Je n'ai croisé personne. La clé de l'appartement

était sous le paillason. J'ai réglé pour une durée indéterminée sur internet. Je n'étais plus qu'une ombre. Mais je me sentais vivante. Je me sens vivante. Prête à me recréer un présent. A noircir la page blanche de ma nouvelle vie.

Pour ne pas être absorbée par des pensées sombres, je m'imposai des rituels. Ainsi, je me levais chaque jour à 10h. J'ai oublié de vous dire, j'étais avocate, enfin je suis avocate car j'imagine que je le suis toujours. Alors, vous comprenez, je n'ai jamais eu cela : du temps devant moi, du temps rien que pour moi. Du vide même. Quand je dis que je n'ai jamais eu cela, pas seulement ces dernières années. Toujours, il me semble. Mon père était juge. L'échec n'était pas une option. Il n'y avait d'ailleurs d'option pour rien. C'était lui qui tranchait, même dans ma vie personnelle. J'aurais aimé passer ma vie à écrire, une vie à jouer avec les mots, à être le demiurge de vies fictives. Seulement, je suis le demiurge de vies réelles à qui je peux apporter l'enfermement ou la liberté. C'est autrement plus angoissant. Je n'ai jamais eu la sensation d'être insouciant. J'ai rencontré Alain à la Faculté de Droit. Il y a eu Léa, il y a eu le travail, il y a eu le temps qui dévore tout et ne laisse même plus le loisir d'être soi-même. Je crois que je ne savais plus qui j'étais. Je crois même que je ne l'ai jamais su.

L'appartement (en réalité, un studio) est plutôt spartiate, voire à la limite de l'insalubrité. Il se situe dans une de ces majestueuses villas trouvillaises désor-

mais divisées en appartements. Sa façade à colombages, striée de rouge et d'ocre, est splendide. Le parquet grince. Les volets grincent. La porte d'entrée grince. J'ai l'impression que des ombres s'engouffrent par tous ses pores. Il se compose d'une petite chambre aux murs décrépis recouverts d'un affreux papier peint vert nauséeux, d'une salle de douche avec un rideau en plastique qui colle à la peau, et d'une cuisine-salon-salle à manger où se trouve la fameuse baie vitrée (plutôt une grande fenêtre sur laquelle la crasse a laissé d'indélébiles traces noirâtres) qui ouvre sur la plage, la mer, l'ailleurs. Ce panorama suffit à mon bonheur et me fait oublier le reste. Je suis bien ici. D'ailleurs, je ne manque à personne. Personne n'est venu me chercher. Mais ne l'avais-je pas demandé, après tout...

L'immeuble a été inhabité la moitié du confinement, et puis en avril sont arrivés les occupants de l'appartement d'en-dessous. Le soir, ils mettent de la musique, très fort, mais c'est du jazz, ce qui me les rend éminemment sympathiques. La dissonance de la musique me semble en accord avec mes pensées. Ils ne se lèvent jamais avant midi. Si bien que je pense qu'ils ignorent tout de mon existence. Je ne les ai jamais croisés. Mais j'aime bien les imaginer. Libres, insoucians, légèrement mélancoliques et désabusés comme des personnages de Sagan.

Avant vous, ma seule sortie consistait à aller à la petite épicerie du centre. Je passais devant tous ces restaurants aux noms exhalant les exils maritimes (les mouettes, les voiles, les vapeurs, la marine) et aux devantures chatoyantes privées de vie, soudain. Et curieusement, j'aimais bien ça. Là aussi, je me sentais en accord. Je ne sais pas pourquoi, l'épicière me demandait toujours comment j'allais. A Paris, aucun commerçant ne s'en souciait jamais. Peut-être parce qu'elle ne voyait que mes yeux, et qu'ils sont éteints. Mais j'avais l'impression qu'elle savait. Je me sentais en faute. J'y allais donc le moins possible.

Je n'étais jamais venue à Trouville avant et j'aime follement cet endroit, sa mélancolie paradoxalement joyeuse. Je crois que c'est Victor Hugo qui disait que « la mélancolie, c'est le bonheur d'être triste ». Trouville me semble symboliser cette idée, comme nul autre endroit. Ici, je suis heureuse d'être triste. Je pense que Léa et Alain auraient aimé. Je ne sais pas pourquoi cette idée me chagrine, une sensation vague mais je ne la laisse pas s'installer. Je dois vous écrire. Terminer cette lettre. Vous dire.

Je crois que, sans vous, sans votre silhouette au loin, j'aurais continué ainsi des semaines, des mois, à me laisser endormir par le rythme routinier et lénifiant de mes journées. Le rythme que j'avais choisi. Pour la première fois de ma vie, j'avais choisi quelque chose.

Même dans ma vie amoureuse, je n'ai rien choisi. Alain a été... est le seul homme de ma vie. C'est lui qui m'a vue, désirée, obtenue. En cours de droit constitutionnel, de petits mots cachetés transmis de main en main arrivaient jusqu'à moi. Ils étaient signés du « mystérieux inconnu ». Je m'y suis habituée. Des citations. Des réflexions. Des compliments. Le jour où cela s'est arrêté, cela m'a manqué. Je me suis dit que c'était cela l'amour : une habitude qui vous manque. J'ai finalement mis un mot sur le tableau des annonces de la fac donnant rendez-vous au « mystérieux inconnu ». Quand il est apparu, j'ai espéré très fort que ce ne fût pas lui. Je l'ai trouvé laid. Sans grâce, en tout cas. Mais c'était le major de la promotion et le goût de l'excellence que j'avais hérité de mon juge de père l'a emporté sur mon souci de l'esthétisme. Il avait du bagout. Il savait combler le vide, de mes silences, de mes hésitations. Et sa tendresse obstinée a vaincu mes réticences.

C'est seulement au bout d'une dizaine de jours de confinement que je vous ai vu. Il était dix heures. Je me levai et comme chaque matin ma première action consista à ouvrir les volets qui grincent et à découvrir quel tableau s'offrirait à mon regard. Je n'ai jamais vu un lieu dont les couleurs soient si sublimement lunatiques. Une beauté telle qu'elle est à la fois reconfortante (cela existe donc) et douloureuse (si éphémère, rappelant la fugacité de toute chose). Ce matin-là, mon

regard a été attiré vers la jetée promenade qui mène au phare, le premier, le rouge. La tache qui attira mon regard était rouge aussi. Et je trouvai cela amusant, cette tache rouge qui cheminait vers ce phare rouge, comme aimantée. Je la suivis des yeux un long moment. À ses pieds, vos pieds, je devinai un chien qui gambadait joyeusement, un épagneul me semble-t-il. Je songeai à Lelouch qui avait vu dans la ville voisine cette femme et son chien et qui avait ainsi eu l'idée de son film, « Un homme et une femme ». Je songeai à Flaubert lorsqu'il découvrit tout près d'ici la « pelisse rouge avec des raies noires » laissée sur le sable par une femme partie se baigner, celle dont il tomberait amoureux, Élisabeth Schléinger et qui lui inspirerait « L'Éducation sentimentale ». Peut-être d'ailleurs cette histoire m'a-t-elle donnée envie de choisir Trouville ? J'ai tant lu Flaubert. Et je me suis dit que, peut-être, cette tache rouge pourrait être le début d'une autre histoire, qu'elle m'attendait.

Sans doute étiez-vous là déjà les premiers matins et ne vous avais-je pas remarqué auparavant. Désormais, quand j'ouvrais mes volets, c'était l'endroit vers lequel se tournait d'emblée mon regard, avide de vous y trouver. Vous étiez toujours très ponctuel. Comme moi. Un sursaut de vie et de couleur. Comme la petite fille au manteau rouge dans « La Liste de Schindler », seule couleur au milieu du noir et blanc, songeais-je. Vous devez vous demander à quoi j'occupais mes journées. Avant

vous. Avant la tache rouge. Je n'en ai aucune idée. J'ai beau chercher. Je ne m'en souviens pas. Il y avait des livres aux couvertures jaunies négligemment posés sur l'étagère de la cuisine-salon-salle à manger. Sans doute en ai-je parcouru quelques-uns. Je mettais parfois les informations. Oui, cela je m'en souviens. Je regardais avec détachement la folie du monde, si irréelle, comme un film abracadabrantique imaginé par des scénaristes hollywoodiens à l'imagination cruellement tortueuse. Mes pensées le reste du temps devaient errer dans un insondable néant.

Et il y a eu la tache rouge. Et je n'ai plus pensé qu'à cela. À vous imaginer. À imaginer votre vie. Vos pensées. La silhouette était celle d'un homme. Je vous ai baptisé Serge. À cause de Gainsbourg. Cette chanson que j'aime tant. « Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve ». Peut-être est-ce ce que j'avais fait en partant d'ailleurs. Mais ai-je jamais été heureuse ? Je ne le sais plus. A cause du film de Chabrol, « Le beau Serge », aussi. Je me disais que cela faisait très Nouvelle vague ces déambulations récurrentes et inlassables. Dans mon nouveau monde, il n'y a plus que des références artistiques, vous voyez. Je n'ai plus de passé. Je vous imaginai avoir, comme moi, la quarantaine, vivre dans un appartement du centre avec votre chien, seul au milieu des autres. Je trouvais cette image éminemment romanesque. Il fallait que j'en sache plus.

Au bout de quelques jours, j'ai programmé mon réveil un peu plus tôt, à 9h30. C'était le 10 avril. Le tableau du jour était celui d'un ciel bas, féroce, envoûtant. Je me suis vêtue d'un jeans, de baskets, d'une parka verte (de toute façon, je n'avais que cela). J'ai brossé avec soin ma chevelure ondulée. Je me suis regardée dans la glace, pour la première fois depuis mon départ. Je me suis trouvée belle encore, belle malgré tout, et je ne sais pas pourquoi j'ai pensé encore et malgré tout. J'ai trouvé que j'avais un air lisse, et j'ai détesté ça parce que j'avais été cela toute ma vie, une enfant lisse, une étudiante lisse, une jeune femme lisse, une épouse lisse. J'ai rédigé mon attestation, mis mon masque (j'ai toujours été bonne élève, disciplinée, sage, obéissante, trop). Et je suis sortie, vers vous, vers le phare. Vers l'inconnu à nouveau. Devant la jetée, j'ai hésité. Je me suis dit que ce serait amusant de cheminer plus loin, vers le phare vert parallèle au rouge, avec ma tenue verte. Que nous serions ainsi comme deux ombres en miroir. Mais je n'ai pas eu le courage de marcher jusque-là. Depuis des jours, je suis velléitaire, je n'arrive plus à me souvenir pourquoi, moi qui ai toujours été si volontaire. J'ai avancé vers vous qui cheminiez vers le phare rouge. J'avais le cœur qui battait fort en m'approchant. Vous étiez de dos. J'ai découvert votre nuque offerte, vos cheveux d'un brun parfait, impeccablement coupés, comme votre manteau rouge qui devait être d'une marque chic, vos chaussures de sport d'un blanc immaculé, vos mains croisées

dans le dos, fines, délicates qui tritureraient nerveusement (ou machinalement ?) la laisse du chien. Vous vous êtes retourné. J'ai eu peur que vous m'adressiez la parole. Je ne voulais pas rompre le silence, le mystère surtout, pas ainsi. Alors, j'ai baissé les yeux. Mais vous avez poursuivi votre chemin, pour vous je n'existais pas. J'ai juste eu le temps d'apercevoir un visage, du moins le haut, avec un large front. Un visage robuste, carré, franc, animal. Attraktif. J'avais déjà envie de le revoir. De vous revoir.

Le lendemain, j'étais au même endroit, quelques secondes plus tôt, de sorte que vous étiez encore au début de la jetée. J'adaptais mes pas au rythme des vôtres. Je rêvais et redoutais que vous vous retourniez et voyiez ainsi mon regard fixé sur vous. De temps à autre, votre chien revenait en arrière et me frôlait. Mais vous regardiez toujours devant vous, imperturbable, comme perdu dans la contemplation de l'horizon. Je me demandais à quoi vous pensiez.

Pas une fois pendant le confinement vous n'avez dérogé à ce rituel. Moi non plus. C'était devenu une nécessité, une obsession, un désir grandissant. Le désir de vous voir. De croiser votre regard. D'attirer votre attention comme vous étiez l'objet de la mienne. Cela occupait mes pensées, mon univers, ces quelques minutes sur cette jetée. Il me semblait que j'étais plus vivante que je ne l'avais jamais été de toute ma vie. Pour la première fois,

c'est moi qui voulais quelque chose, quelque chose qui m'échappait. Je ne pensais plus qu'à cela, exister à vos yeux. Je modulais mes heures de départ. Ainsi tantôt vous suivais-je, tantôt vous croisais-je. Il était impossible, aussi absorbé fussiez-vous, que vous ne m'ayez pas remarquée. En un mois, tout juste avons-nous croisé quatre ou cinq personnes, des irréguliers, eux.

Un beau jour, j'ai acheté un parfum dans le supermarché du centre. Je ne me souviens même plus de la dernière fois où j'en avais porté un. J'avais cessé d'aller à l'épicerie, je n'avais plus envie de répondre à l'épicière. Vous concentriez tous mes désirs de mots. Enivrant, persistant, voluptueux. Ainsi l'ai-je choisi, le parfum. Telle était aussi l'impression que je voulais laisser dans mon sillage. Je réduisais l'écart lorsque nous nous croisions, de sorte que quelques centimètres devaient nous séparer. Mais cela ne changea rien. Et il fallait que cela changeât. On commençait à parler de déconfinement. Nos jours semblaient compter. Peut-être ensuite repartiriez-vous ailleurs, vers une vie concrète. Je n'envisageais pas l'éventualité de mon propre départ. Je n'avais même pas pris le temps d'y songer.

Un jour ensoleillé d'avril, tandis que votre chien s'ébrouait gaiement, je me suis accroupie. Il a poussé ma main. J'ai compris qu'il voulait être caressé. Ce contact m'a donné envie de pleurer. Il ne fallait pas. Je voulais vous éblouir, pas vous apitoyer. J'ai réalisé n'avoir touché

aucun être vivant depuis des semaines. Vous l'avez appelé. J'ai entendu votre voix. Douce et tranchante. Son nom aussi. Frédéric. J'ai songé à Frédéric Moreau, le personnage de « L'Éducation sentimentale » de Flaubert. J'en ai été bouleversée. Le chien vous a rejoint aussitôt. Je me suis relevée et j'ai fait demi-tour. Je n'ai pas dormi de la nuit. Peut-être le lendemain ne seriez-vous plus là ? Peut-être avais-je manqué ma seule chance d'en savoir plus ? Peut-être alliez-vous vous envoler comme un songe et peut-être n'aviez-vous été que cela ?

Le lendemain matin, j'ai respiré en vous voyant. Je n'avais pas mangé depuis le matin de la veille. Cette fois, je n'ai pas eu besoin de m'accroupir. Frédéric est venu vers moi, m'entourant de joyeux jappements. Je restai là, tétanisée, sans savoir trop quoi faire. Vous avez fait demi-tour. Vous vous êtes approché. J'ai retenu ma respiration. J'entendais votre souffle, saccadé. Votre regard a glissé sur moi. Vous vous êtes penché, lui avez remis la laisse autour du cou et êtes reparti.

Le lendemain, le chien a repris son joyeux manège. Cette fois, je me suis accroupie. Je n'ai pas pleuré en sentant son contact réconfortant sous ma main. Vous vous êtes accroupi à votre tour, l'avez caressé de votre côté. J'ai relevé les yeux. Vous aussi. J'ai découvert des yeux noirs d'une douceur inégalée, captivante. Vous avez baissé les yeux, remis la laisse autour du cou du chien et êtes

reparti comme si de rien n'était. Deux secondes extatiques qui ont semblé durer une éternité.

Les jours suivants, je me sentais bien. Avec ce possible jouissif en tête. Vous promeniez désormais votre chien en laisse. Tantôt je vous croisais, tantôt je partais plus tôt pour être devant vous et imaginer votre regard détailler mon dos comme je l'avais fait avec le vôtre. Il y avait une certaine sensualité à imaginer cela, votre regard caresser ma silhouette. J'aimais sentir les embruns m'effleurer. Je me disais que c'était comme la matérialisation de votre regard sur moi. Chaque son résonnait soudain à mes oreilles comme une mélodie ensorcelante : le ressac, nos pas sur la jetée en bois, la brise de ce doux printemps. L'horizon me semblait soudain empli de promesses.

Les restaurants n'ont pas rouvert encore. Mais notre jetée va être plus fréquentée. Je ne connais même pas votre sourire, masqué. Je ne connais rien de vous d'ailleurs. J'ai pourtant le désir de vous connaître comme je n'ai rien désiré d'autre dans ma vie. Je vous l'ai dit, je n'ai d'ailleurs jamais rien désiré. Cette sensation est comme une sorte de magma voluptueux qui m'enveloppe, me porte, me procure à la fois un sentiment de réconfort et d'intranquillité. Je ne connais que le nom de votre chien. Votre habitude. Votre allure. Et ce regard d'une douceur enivrante. C'est déjà beau-

coup. Pendant ces jours de confinement, il n'a presque jamais cessé de régner un soleil radieux. Peut-être tout cela n'était-il pas réel ? Peut-être ai-je eu envie de me raconter une histoire ? J'ai l'impression que ce n'est pas moi qui suis là, loin de Léa et d'Alain, sans nouvelles d'eux, sans nouvelles de personne, comme si j'étais morte. Morte.

Trouville, le 13 mai 2020,

Serge, si vous saviez... J'ai dû interrompre l'écriture de cette lettre. Cela a été comme une vague dévastatrice. J'ai à peine la force de reprendre, de tenir mon stylo. Mes pensées bredouillent. Ma raison s'égare. Mais je le dois. Pour ne pas sombrer à nouveau. Avez-vous remarqué que je n'étais plus là ces deux derniers jours ? En écrivant noir sur blanc ce mot « morte », cela m'est revenu, d'un coup. Tout m'est revenu...Cela m'a terrassée. Comme si une vague d'une violence inouïe était entrée par la fenêtre et m'avait projetée à terre. Oui, c'est cela, terrassée. Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi. À bout de souffle. À bout de forces. À bout d'envies. Je vous ai menti. Pas sciemment. C'est à moi d'abord que j'ai menti. Je ne suis pas partie par envie de liberté. Je suis partie pour ne pas mourir. Pour ne pas mourir de chagrin. Ce matin-là ou plutôt quelques mois ou années plus tôt (qu'est-ce que cela

change puisque ma vie s'est arrêtée ce jour-là ?), Alain était bien parti emmener Léa à l'école. Je la revois agiter sa petite main. Je revois son sourire espiègle, ses yeux rieurs, irrésistibles. Je me revois ne pas prendre le temps de lui répondre. J'entends encore Alain me dire « à ce soir ». Et je me vois ne pas prendre le temps de lui répondre non plus. J'étais absorbée par un cas à plaider quelques heures plus tard. J'ai regretté mon inertie, une seconde. Mais j'aurais bien le temps, me disais-je. Seulement, non, je n'aurais plus le temps. J'ignorais encore que les petits bonheurs ne doivent pas être remis au lendemain. Surtout les petits bonheurs. Jamais. Parce que, ce matin-là, Léa et Alain ne sont jamais arrivés à l'école. Ils ne sont même jamais arrivés de l'autre côté de la rue. J'ai entendu un bruit sourd, violent. Puis un silence. Tétanisant. Des cris. Des bruits diffus. Une confusion. J'ai su. Oui, avant de voir, j'ai su. Mon cœur a été broyé et mon âme déchiquetée en une fraction de seconde. Celle qui aurait suffi pour leur répondre. Celle qui les aurait retenus peut-être. J'ai regardé l'écharpe noire, les cendres, la peluche, le verre dans l'évier, et la porte entrouverte qui me narguait : tout cela ne me semblait plus réel soudain, appartenir à un lointain passé, à la vie de quelqu'un d'autre. Comme un décor. Et après je ne sais plus. J'ai été hospitalisée. Je suis revenue dans cette maison. Je n'ai touché à rien. Pas même au verre dans l'évier. Pendant des mois et des mois, interminables, sans fin, sans jour, sans nuit. Dans un sursaut de vie, j'ai décidé de partir quand

*a été annoncé le confinement, me raconter une histoire à laquelle j'ai cru. Ce point rouge a été comme un phare dans la nuit. Je ne sais pas qui vous êtes. Mais pour la première fois depuis le drame, j'ai eu envie de quelque chose. À cause d'un regard, d'une silhouette, d'une habitude, et d'Élisa et de Flaubert. C'est insensé et irrationnel non ? Mais les plus puissantes émotions ne le sont-elles pas toujours ? Peut-être serez-vous insensible à ma douleur. Peut-être vous fera-t-elle fuir. Ce soir, je laisserai cette lettre au pied du phare, sous une pierre, là où vous vous arrêtez toujours quelques minutes avant de repartir. Désormais, là, maintenant, c'est moi qui vous le dis : écrivez-moi. Parce que je ne suis pas venue là parce que j'étais libre mais enfermée. Enfermée dans ma douleur ineffable dont vous m'avez, un inestimable instant, distraite. Je vous attends. Je vous espère.
Écrivez-moi.*

Cécile.

Par la vitre entrouverte, le regard de Cécile s'égarait dans les eaux tumultueuses de la Manche. Elle ne savait plus très bien si elle espérait ou redoutait qu'elles l'engloutissent. Puis, il s'attarda sur une des affiches de Savignac qui égaient les planches. Celle du funambule. Hébétée, elle n'arrivait pas à en détacher son regard. Elle resta ainsi, une heure, plus peut-être. Elle se dit que c'était ce qu'elle était. Une funambule. Que sa vie tenait à un fil, sur un fil, qu'il suffisait d'un geste pour basculer dans le vide,

pour être délivrée. Elle resta un temps infini à regarder sans voir, à faire tourner en boucle cette idée obsédante de la vie qui tenait à un fil. Soudain, elle remarqua que les promeneurs étaient de retour sur les planches. Comme si de rien n'était. Oui, comme si de rien n'était. Elle le savait : on passerait vite à autre chose. On passe toujours vite à autre chose. Pendant le confinement, elle n'avait plus eu à se confronter au bonheur insolent et inconscient des autres. Elle allait à nouveau être isolée dans sa douleur. Elle avait aimé ce confinement. Elle s'était sentie libre, abritée dans ses élans imaginaires. Qui pourrait comprendre cela ? Cet homme fuirait, c'était certain. Elle arracha la deuxième page, celle du 13 mai. Et, dans un dernier sursaut de désir, de vie, elle réécrivit simplement ces quelques mots par lesquels elle acheva sa lettre : « Je vous attends. Je vous espère. Écrivez-moi. Cécile. »

Nicolas n'avait pas dérogé à ses habitudes comme il le faisait depuis cinq ans : passer devant la statue de Flaubert sur le port, marcher jusqu'au phare rouge avec Frédéric, s'asseoir quelques secondes au pied du phare, puis rentrer dans son appartement de la rue des Bains. Il aimait être seul. Pourtant, il y avait eu cette femme qu'il croisait chaque jour près du phare. Sa présence était devenue une rassurante habitude. Il n'avait pas prêté attention à elle au départ. C'était juste cette présence verte qui l'ennuyait un peu même au début. Mais

un jour, il avait croisé son regard. Il avait cru y déceler quelque chose. Comme une fièvre romanesque, teintée de tristesse. Comme un écho à ce chagrin indicible dans lequel il se sentait cadennassé depuis le décès de son épouse. Lorsque tout le monde l'avait été, enfermé, il s'était senti libre. Libre de ne plus faire semblant. Qui pourrait comprendre cela ? Il fuyait le monde depuis cinq ans. L'incompréhension du monde. On le trouvait froid, taciturne, indifférent. Il était simplement meurtri, ailleurs, survivant. Il redoutait le déconfinement. Il faudrait entendre les gens se plaindre. D'avoir été confinés ensemble, avec les enfants parfois en plus. Vous imaginez : devoir supporter toute la journée les êtres aimés ! Oui, il imaginait très bien, lui qui n'avait pas eu le temps d'en avoir, des enfants, lui dont l'être aimé lui avait été arraché par la maladie, un sombre soir de l'été 2015. Il faudrait aussi les entendre parler de la vie d'avant, feindre d'acquiescer. Pour lui, la vie d'avant, c'était quand Anne était encore vivante. Chaque matin depuis cinq ans, il effectuait son pèlerinage jusqu'au phare. Le phare, parce que c'était la petite victoire d'Anne les jours où elle se sentait un peu mieux et arrivait à marcher jusque-là. Lorsque, fière et éreintée, elle arrivait jusqu'au bout, il l'enlaçait, si fort qu'il avait l'impression qu'il ne pourrait rien lui arriver, que cela figeait la maladie et le temps. Et la statue de Flaubert parce que c'était grâce à Flaubert qu'il était venu vivre à Trouville et qu'il l'avait rencontrée.

Anne travaillait à l'hôtel Flaubert. C'était là qu'il avait logé avant de trouver son appartement, celui qui deviendrait quelques mois plus tard *leur* appartement. Il n'avait pas choisi cet hôtel par hasard. Le journaliste littéraire qu'il était tenait Flaubert pour le plus grand écrivain au monde. Il lui vouait une admiration sans bornes. Et son envie de vivre à Trouville ne lui était pas étrangère. Il lui plaisait de dire que Flaubert était l'artisan de leur rencontre. Anne disait qu'il était trop romanesque. Que la vie n'était pas un roman.

Ensuite, il y avait eu cette femme. Il n'avait pas aimé au début qu'on troublât sa solitude, mais il s'était habitué à sa présence. Il avait même l'impression qu'une certaine complicité s'était créée entre eux. Elle l'intriguait. C'était absurde. C'était probablement une Parisienne parmi tant d'autres attendue par un mari, trois enfants, un chat et un chien, au moins, venue fuir Paris dans sa résidence secondaire, une des belles demeures des planches dans laquelle il la voyait parfois rentrer. Il ne savait pas très bien pourquoi il lui avait dit cela « Écrivez-moi ». Cela lui était venu, comme ça. Par facilité, finalement. Il avait toujours eu du mal avec les choses banales. Se présenter. Dire bonjour. Parler de la pluie et du beau temps. Il se sentait gauche, inapte à dire ce qu'on attendait de lui. Dans sa bouche, les banalités sonnaient faux, semblaient surjouées. Il avait éprouvé un mélange de soulagement et de

déception en découvrant la lettre au pied du phare. C'était bien d'imaginer. Et la réalité était rarement à hauteur de l'imagination, de ses divagations romanesques en tout cas. Les premières lignes sur cette femme qui abandonne mari et enfant lui inspirèrent un profond dégoût. C'était tout ce qu'il détestait. Cet égoïsme. Il s'était trompé. Il parcourut à peine les lignes suivantes, déchira la lettre et regarda ses morceaux éparés s'envoler. C'était beau cette neige de printemps sur La Manche. Mais c'était surtout triste à en mourir, et surtout cela : ses illusions renaissantes qui s'enfuyaient.

De sa fenêtre, Cécile l'avait regardé regarder la lettre s'envoler. Et elle avait refermé la fenêtre : sur sa possibilité d'une nouvelle esquisse de bonheur. Le lendemain, elle rentrerait à Paris. S'enfermer dans son chagrin, ses souvenirs. Sa vie morte.

Nicolas regrettait un peu son geste. Surtout qu'il n'avait fait que survoler la suite de la lettre. Elle parlait de Flaubert. Peut-être était-elle un peu digne d'intérêt. Il n'avait pas bien compris pourquoi elle l'appelait Serge. Pourquoi elle l'attirait autant. La force de l'habitude, sans doute. Mais sa présence lui manquait. Son parfum même qui laissait derrière elle des effluves vénéreux et tendres. Le même paradoxe que celui qu'il avait cru déceler dans son regard. Pourtant, cela ne lui était plus jamais arrivé, jamais plus depuis Anne.

Rien ne lui avait manqué. Rien à part elle. Sans doute Anne avait-elle raison : la vie n'était pas un roman. Et l'époque n'était pas aux âmes romanesques. Elle était à l'immédiateté, au zapping des amitiés, des émotions, des amours ou de leurs simulacres comme cette femme avait zappé son mari et sa fille. Comme chacun lui avait intimé de zapper Anne, sa douleur, son passé, ignorant que cinq années sont une poussière de secondes quand on aime, quand on souffre, quand on se souvient. Il aimait se dire qu'il faisait partie d'une armée des ombres, celle des valeureux combattants du chagrin mais il devait bien l'admettre : malgré cela, il se sentait atrocement seul.

Il n'avait fallu que quelques minutes à Cécile pour empaqueter ses affaires. Elle avait juste laissé le parfum. Vestige de sa folie. Elle regretterait cet endroit, elle le savait. Le lieu d'un nouveau possible. Elle songea qu'elle n'était pas allée voir la statue de Flaubert. Elle se l'était promis à son arrivée. Ses journées avaient été réglées comme du papier à musique et elle n'avait jamais dérogé à ses rituels, et ses seules sorties dans le délai autorisé d'une heure avaient consisté à marcher jusqu'au phare, à l'épicerie ou au supermarché. Elle se sentait velléitaire à nouveau. Mais à cause de la petite main et du « bonne journée » auxquels elle n'avait pas répondu, à cause de cette impression constante, cette certitude même, qu'un malheur allait survenir la seconde d'après, une sensation physique-

ment éprouvante, tenace, elle avait développé une sorte de troc : quand elle esquissait une idée, une force irréfragable la contraignait à y répondre, même malgré elle. Son train était dans deux heures. Elle avait encore largement le temps d'aller voir Flaubert. Un malheur arriverait si elle n'y allait pas. Elle serait de retour pour voir une dernière fois « Serge » cheminer vers le phare. Et le songe s'évanouirait pour de bon. Elle se regarda dans le miroir. Cette petite flamme qui s'était ravivée dans ses yeux quand elle avait décidé de lui écrire avait disparu. Son regard était à nouveau éteint. Elle passa la brosse dans ses cheveux. Il lui sembla entendre Léa l'appeler Boucles d'or comme elle en avait l'habitude. Elle sortit et claqua la porte sur la petite voix, les souvenirs, le passé, et ce nouvel espoir piétiné.

Qu'il était élégant dans son costume blanc, Gustave. Il regardait en direction de l'hôtel Bellevue, vers la chambre d'Élisa racontait-on. Cela bouleversa Cécile. La constance de cet amour dans cette époque d'inconstances. Elle s'écroula au pied de la statue. Les larmes coulaient, intarissables. Elle ne pleurait plus depuis des mois. Elle n'arrivait plus. La douleur était trop forte, paralysante. Les premiers mois, elle n'avait cessé de pleurer pourtant. Les crises de larmes la prenaient n'importe où. Pour un mot, une odeur, un lieu qui ravivaient un souvenir. Par la vision d'une petite fille, d'un père avec sa fille. Elle ne sortait plus.

Pour ne plus entendre les banalités abjectes du style « tu verras, un jour tu feras ton deuil. » Faisait-on le deuil de ses souvenirs, des jours heureux, d'une partie de soi ? Elle honnissait cette expression par laquelle on tentait de museler son chagrin. Peut-être le pensait-on contagieux, ou que la mort même l'était. D'ailleurs, elle ne voulait pas oublier. C'était comme ces marques noirâtres sur la fenêtre du studio. Des marques indélébiles. Elle ne voulait pas maquiller ses marques noirâtres, ses bleus à l'âme. Elle voulait juste respirer un peu.

A travers ses larmes, elle vit une tache rouge s'éloigner, aller vers son phare sans doute. Elle aurait aimé l'appeler, crier Serge, mais comment s'appelait-il, s'appelait-il vraiment, elle ne savait même pas. Elle s'écroula à nouveau, un temps, infini. Il y avait le train à prendre, songea-t-elle vaguement. Mais cela n'avait pas d'importance. Plus rien n'avait d'importance. Elle pleurait ses deux amours. Elle pleurait la possibilité d'un autre, davantage peut-être encore, et elle en eut honte. Elle pleurait son dernier sursaut de vie. Soudain, elle sentit une présence au-dessus d'elle. Péniblement, elle leva la tête. Au travers de ses yeux embués, elle vit une main se tendre. Et un regard qui la fixait. Un regard d'une bonté rare, comme elle n'en avait croisé qu'une seule fois dans sa vie. Il semblait se brouiller lui aussi. Elle se tourna une dernière fois vers la statue de Flaubert et lut, à ses pieds : « Ses émotions

sentimentales et esthétiques les plus vives furent trouvillaises ». Elle se dit que c'était si vrai. Et que le malheur comme le bonheur pouvaient s'engouffrer dans une seule seconde, qu'il ne fallait jamais sous-estimer la force de vie ou de mort d'une seconde, qu'on se devait de considérer et chérir chacune d'entre elles. Alors, sans attendre, sans hésiter cette fois, elle saisit et captura celle-ci, de crainte qu'elle ne se sauvât et elle la laissa l'entraîner vers le phare et vers des minutes et des heures un peu plus lumineuses, enfin.

Section adulte

—

Journée d'un déconfiné

Alphonsus Stewart

Alphonsus Stewart est né à Dublin en 1957. Il vit près de Paris depuis 1980. Diplômé de Trinity College, Dublin, il est enseignant à l'université. Il traduit également en français les poètes gaéliques du 18^e siècle, et termine actuellement un roman historique sur l'un d'entre eux. Il est Trouvillais à temps partiel depuis 1983.

Je boirais la Touques si elle avait un goulot, voilà ce que l'on dit de moi. Ou plutôt, ce que l'on disait : trois semaines sans une goutte, c'était ma plus grande sécheresse du foie. J'avais arrêté de boire pour de bon. Grâce au confinement ? Mouais. J'aurais pu rejoindre les gars de la gare, avec des packs de bière mexicaine et du kirsch de cuisine, mais non : cette fois j'allais vraiment m'en sortir. Je m'en sors : respectons la grammaire ; arrêter de boire ne se vit qu'au présent. Cela se conjuguerait ainsi : « après six semaines de fermeture, le troquet ouvre la semaine dernière. Hier, je passe devant deux fois ». Indigne d'un ancien instituteur, cette phrase n'est ni correcte ni juste. En vérité, j'évitais le boulevard pour ne pas tenter le diable. Combien de paies avais-je allongées sur le comptoir de Régina ? J'étais résolu à ne pas y laisser ma retraite, et de toute façon, j'avais déjà commencé à réduire.

Ce matin-là, j'avais passé deux heures à haleter sur Marguerite Duras : une personne par banc, ainsi que l'avait décidé la municipalité. Deux plombs,

sans pouvoir me remplir les poumons du bon air iodé. J'avais eu le courage de renoncer à l'alcool, mais les clopes, c'était une autre histoire. Les confineurs de Paris étaient convenus de laisser les tabacs ouverts ; s'ils avaient fermé, aurais-je profité de l'occasion pour me sevrer de la nicotine, aussi ? Deux divorces au même moment, cela aurait été au-dessus de mes forces. Pourtant, ce n'est pas la volonté qui me manque, quels que soient mes autres défauts. J'avais dans ma classe de CM2 une vraie tête de bois, Emmanuel Dubois le bien-nommé, et je voulais lui donner de quoi dépasser son horizon social. C'était le sens de ma vocation. Un jour, excédé par les devoirs et par mon entraînement zélé, il m'a demandé : « À quoi ça sert, tout ce que vous me gavez ? ». Pendant des semaines je cherchais une réponse juste. Ne l'ayant pas trouvée, j'ai pris une année sabbatique pour faire mon enquête. Une quête de sens, au fond. J'ai fait vendeur au marché, aide-maçon, plongeur de moulerie et marin pêcheur : quatre des cases dans lesquelles on allait sûrement confiner le petit Dubois.

Je n'ai jamais repris mon poste. « Un instituteur ne pourrait pas faire pêcheur, » m'avait-on averti. Pendant mes années sur le chalutier, l'avertissement devint injonction : « un instit ne devrait pas faire ça. » Après quinze ans de mer, lorsque le sonar et le sondeur prirent la place de Dieu, mes os étaient perclus de rhumatismes,

et la désapprobation générale s'est mutée en pronostic avéré : « On te l'avait dit, Prof. » C'est ainsi qu'ils m'appelaient. Je devins alors un solitaire de plus dans cette ville prospère, pour qui je n'étais qu'une énigme résolue. Hélas, je n'étais pas encore au bout de mes peines : il m'avait fallu des années d'escarmouches avec l'administration pour faire reconnaître ma maladie professionnelle ; je ne rentrais jamais dans les bonnes cases. J'ai fini ma carrière en cuisine de plongeur, promu à maître ès moules. Et grâce à ma ténacité, j'étais parvenu maintenant à couronner le tout : arrêter la bibine, définitivement ; c'était ma fierté retrouvée, ma fête des maquereaux à moi, mon propre monument aux péris.

Pour mes camarades noyés, j'ai fait un signe de croix, puis je me suis levé péniblement. Dieu sait que je ne me laisse pas impressionner, mais une lame de vraie panique m'engloutit lorsque je suis retombé lourdement sur le dur bois bleu de Marguerite. Avec un grand effort, je me suis remis debout et je remarquai que je transpirais intensément. Ma première pensée affolée fut d'un éventuel AVC : je bougeai les pieds et les mains, je fis des grimaces et j'articulai exagérément mon adresse et mon numéro de sécu. Deux vacanciers pressèrent le pas devant moi sur les planches, m'épiaient de l'orée du regard. Une fois convaincu d'avoir le contrôle de tous mes membres, j'égrenai mes hypothèses : il faisait trop chaud, j'avais dû consentir un trop grand effort pour

me lever, mes hormones s'adaptaient encore au manque d'alcool, si ce n'était pas mon microbiote en dégrisement. Un sourire allongea mes lèvres et me donna le signal du départ ; je décidai de rentrer chez moi pour faire une sieste. Oui, j'avais laissé une fortune dans le troquet de Régina, mais Dieu soit loué, j'avais eu l'idée d'acheter cette petite chambre.

Il suffit que j'eusse fait (je vous ai dit que l'on m'appelait « Prof ») les quelques pas ensablés du banc aux planches pour deviner la véritable cause de ma fatigue extrême. Avec la fin du confinement, les locations Airbnb avaient recommencé. Cela faisait trois ans que mes voisins renonçaient à la lutte, les uns après les autres, et à chaque fois leurs chambres étaient rachetées pour en faire des nids d'amour en « location de courte durée ». Chaque nuit, des couples en tout genre coïtaient dans les petites heures du matin. Non pas qu'ils fussent singulièrement bruyants ni, en toute franchise, particulièrement ardents, mais nos vieux immeubles ont des cloisons fines comme des clinfocs. Ainsi, j'avais pris l'habitude de sortir me balader entre minuit et deux heures. Voilà : c'était le manque de sommeil qui m'avait exténué. Il fallait que je dorme jusqu'au dîner et puis, après avoir bouquiné un peu, que je ressorte de nouveau cette nuit. Puisque sourire me faisait avancer, je me dis « En avant, bourrique, ton jockey ne regarde pas vers l'arrière. »

Après minuit sur les quais, je croisais généralement le fantôme de l'opéra, les serveurs éreintés et les cinéphiles cynophiles. Il m'était aussi arrivé, voyant que Régina n'avait pas fini son ménage, de lui donner un coup de main avec les tables, et alors on partageait un café et j'avais l'illusion d'appartenir à un lieu. Mais le confinement avait supprimé le tintouin et m'avait rendu le sommeil, et donc ôté l'obligation de me promener. De plus, avec mon régime sec j'avais retrouvé le goût de la lecture. Ce printemps, *Leurs enfants après eux* m'avait ému : encore une histoire de petites têtes de bois. N'en étais-je pas une moi-même ? En route pour ma chambre ce jour-là, je ne voyais sur les quais que des Parisiens qui avaient bravé la limite des cent kilomètres. Ils étaient accueillis à Trouville comme les truites de mer en mai. La plupart étaient jeunes, sans enfants, et probablement « en télétravail » : quelques coups de fil, un œil constant sur leurs smartphones, deux ou trois réponses entre les moules et les gaufres, et puis encore entre les gaufres et les huîtres.

Ma fatigue était telle que je pensais piquer un somme sur un banc près de Flaubert et ses pigeons critiques, et j'allais m'asseoir lorsque le banquier m'accosta. On l'appelle ainsi parce qu'il dort sous le porche du Crédit Agricole.

- Ohé, Prof, as-tu ton flacon de gnole ? me demanda-t-il.

- Non, lui répondis-je, et je n'en aurai plus jamais. J'ai arrêté de picoler. Va chercher du liquide à ta banque ! Je savais situer mon discours, et mes traits d'humour, à son niveau. Je me suis assis et il vint se placer debout devant moi, partagé entre une rage spontanée et une méfiance apprise.

- Tu peux te moquer, bourgeois, avec ton loft sur le quai. Je suis très bien dans mon gîte plain pied, il ne manque que les chiottes aboyeurs. File-moi de quoi acheter une canette.

- Va-t'en, banquier.

- Tiens, t'es 'soufflé, on dirait. T'es malade ? T'es en train de crever, enfin ? Si t'as pas la force de mettre les mains dans tes fouilles, je vais le faire.

- Fous-moi la paix. Laisse ça ! Oh ! Oh ! On ne détrousse pas les potes !

- Un billet de dix, tu ne voulais pas partager, espèce de rat. Les potes, c'est 'mordial. Mais tu ne fais plus partie de la bande.

Voyant que je n'avais pas la force de l'empêcher, il en profita pour visiter toutes mes poches. En plus de mon argent pour les courses de la semaine, il sortit mon paquet de cigarettes.

- Si tu ne me rends pas mon billet, lui dis-je dans un grognement fatigué, tu vas dormir dans le lit de la Touques. Demain soir j'irai mieux, et je sais où te trouver.

T'es mort, banquier.

- Oh, ça va ! Je te les rendrai, tes sous. Tiens, je ne prends qu'une seule clope.

Conscient du risque qu'il courait, car il m'avait fallu le corriger plus d'une fois, il remit le paquet dans ma poche et s'éloigna.

- T'es mort, banquier !

- Ton fric est en s'curité avec le Crédit 'gricole ! Salut, Prof.

La colère me fournit la force d'avancer sur le quai. Je passai devant l'ancienne banque devenue bibliothèque : là aussi, il faut payer pour emprunter, mais on en tire des richesses incommensurables. Après seulement une cinquantaine de pas, j'avais la tête qui tournait en tortil et je dus encore me reposer. Ce ne pouvait pas être la faim, j'avais bien déjeuné - pour la dernière fois cette semaine, probablement, parce que je n'aurais plus un rond jusqu'au samedi suivant. « Quelle est cette langueur ? me demandai-je, je ne me souviens pas d'une fatigue pareille ». J'eus alors l'idée d'emprunter un billet à Régina. Elle ne pouvait pas me le refuser. Le confinement lui aurait laissé un sacré trou dans la caisse, mais c'était une femme prudente, qui avait dû prévoir les mauvais jours : une Normande, quoi. Je l'imaginais ravie de rouvrir ; elle me verrait venir, et tout de suite elle verserait une lampée de mon pastis préféré, qu'elle poserait devant mon tabouret habituel. Comment trouverais-

je le courage de résister ? Puisque je devais traverser le boulevard pour rentrer chez moi, il m'était facile de faire un crochet par le troquet. Lorsque je suis passé devant la mairie, j'ai formulé l'opinion que le gouvernement des hommes était enfin devenu aussi incompréhensible que les voies de Dieu. En effet, il nous avait fait voter en mars, puis il avait suspendu nos candidates dans un étale prolongé sans marée annoncée - figées dans une attente jupitérienne comme Marie et Élisabeth sur le mur du Bon Secours.

J'avancaï, lent et flageolant, jusqu'aux tables du troquet, bien espacées sur le trottoir suivant le règlement et sur la route suivant le décret.

- Tu sais bien que j'ai comme règle de ne jamais prêter, me répondit-elle. Tu m'as vu tant et tant de fois refuser. Pourquoi viens-tu me demander ça ?

- C'est exceptionnel, et tu me connais bien, tu peux bien faire ça pour moi.

- C'est ce qu'ils disent tous. Dis-moi, tu n'aurais pas un coup dans le nez, toi ? Tu t'es mis à chopiner tout seul pendant le confinement ?

- J'ai justement cessé de boire. J'ai besoin de dix euros pour faire mes courses pour la semaine.

- Écoute, Georges, j'ai réfléchi pendant le confinement et je vais tourner la page : j'ai décidé de devenir un bar à tapas, avec de la musique, des événements et tout... Ce sera des tapas normandes, à base de crêpes et fruits de mer et tout. N'as-tu pas remarqué tous les change-

ments ici ? Les meubles style récup', la déco cool ? Ça m'a coûté un pognon de dingue ! Le monde change et je dois m'adapter. Après, ce ne sera plus comme avant.

- Je te félicite, lui dis-je, et j'attendis. Je ne voyais que ses yeux au-dessus de son masque, et ils étaient devenus durs comme des billes de verre.

- Tu ne comprends toujours pas ? Je change de clientèle. Va trouver un vieux bar de marins, avec de vieux tabourets et de vieilles photos de bateaux et tout. Ici n'est plus pour toi.

- Peux-tu me prêter cinq euros, Régina ?

- Va-t'en, Georges. Je ne peux plus t'aider.

Arrivé dans mon immeuble, je me devais d'essayer de gravir les cinq étages jusqu'à chez moi. J'interrogeais les marches, muettes et intraitables, lorsque la propriétaire des Airbnb pénétra dans l'entrée avec ses clients. Toute à son discours commercial, elle fit semblant de ne pas me reconnaître et monta l'escalier devant moi. La trentaine pimpante, elle est diserte, charmeuse et même convaincante aux assemblées générales de copropriété. Elle s'est fait facilement élire au Conseil Syndical et ensuite a fait poser des tuyaux partout. Mais notre vieux bâtiment a été construit pour une communauté en confinement solidaire : comme les marins qui vivaient pendant un mois sur un chalutier, les voisins réglait leurs problèmes par la discussion. La propriétaire des Airbnb ne discute

pas dans le couloir : elle a trouvé une mine d'or et elle entend l'exploiter à fond ; de même, ses clients paient pour être seuls au monde. Avant Noël, Mme Catherine du troisième gauche est partie, sa santé minée par le tapage, et Mme Levasseur du quatrième aussi. La *businesswoman* a racheté leurs chambres aussi, et de nouveau il fallait entamer des travaux « d'utilité générale » pour le confort de ses clients. Ce n'est pas seulement chez nous que cela se passait ainsi : Airbnb est un virus très contagieux et Trouville l'avait attrapé.

Sans trop d'espoir, je me suis hissé sur la première marche. Mes mains glissaient sur la rampe : je transpirais désormais par chaque pore de mon corps. Assis sur la deuxième marche en attendant la force de poursuivre, j'ai fait le calcul de la durée de mon ascension de cinq étages, à treize marches par palier, au rythme de cinq minutes par marche. À ce moment-là, la *businesswoman* redescendit, toute légère et affairée.

- Vous ne pouvez pas rester là, Monsieur Blum, dit-elle. Mes locataires vont remonter avec leurs bagages et vous... ils risquent de vous gêner.

- Je vais monter chez moi.

- Voulez-vous que je vous aide ?

- Je dois me reposer.

Je ne pouvais parler qu'en phrases courtes.

- Si vous êtes souffrant, vous pouvez consulter à la Maison Médicale. Rue CréActeurs, vous la connaissez ?

Il y a toujours quelqu'un pour vous recevoir.

- Je ne suis pas malade. Je suis fatigué.

Elle s'écarta soudain, alarmée, et sortit un flacon de gel hydroalcoolique, dont elle se frotta les mains.

- Vous êtes malade, Monsieur Blum. Voulez-vous que j'appelle le SAMU ?

- Effectivement, je me sens fiévreux. Je vais aller consulter.

Elle avait raison. D'ailleurs, elle était la seule personne qui m'avait proposé de l'aide. Que la vie est mal faite ! Même les profiteurs sont gentils. Je descendis de la première marche, triste podium, et la remerciai pour sa prévenance. Puis je mis cap sur la Maison Médicale, juste derrière la gare, pour me montrer à nos héros acclamés.

C'est ainsi que je me retrouvai dehors à marcher lentement en direction de la gare, plié en deux comme l'indomptable Ginette, à l'esprit inconfinable. Au loin, je remarquai le vendeur de roses avec son grand seau blanc, masqué et prêt à visiter chaque table de la ville. Sans son sourire charmeur, comment vendrait-il ses fleurs ? Il n'a probablement pas eu droit au chômage partiel. Brave peuple de Trouville ! La Covid-19 aura sacré la reine des plages avec une nouvelle couronne, mais une couronne d'épines. En tout cas, la *business-woman* m'avait mis le nez dedans et je ne pouvais plus me le cacher : fièvre, oppression, mal à respirer... j'avais

le SARS-CoV-2 en locataire indésirable. J'ai hésité : si je n'avais pas la force de me traîner jusqu'à la Maison Médicale, devrais-je demander à quelqu'un de m'appeler le SAMU ? Je n'avais plus de portable. Mais - la bonne blague ! Demander à qui ? J'eus un petit rire jaune ; sur mon visage qui devenait bleu par manque d'air, cela devait faire joli, avec mon diadème de perles de sueur. Toute ma vie, cette interrogation s'est transformée en affirmation, sinon en impératif : pour moi, « aurai-je la force ? » veut dire « j'aurai la force ».

J'ai retraversé le boulevard et j'ai marché le long du quai, m'asseyant de temps à autre sur la rambarde en bois. Phénomène insolite : le fait de savoir ce que l'on a, d'y mettre un nom, apporte un espoir qui donne de l'énergie. Je goûtai à la satisfaction d'aller l'amble à un kilomètre par heure. Sur le trottoir en face, un goéland argenté se déconfina sur une Parisienne friquée : rien que de la routine, à Trouville-sans-maire. Mais je ne riais plus de mes sottises : j'avais peur. Tout ce que l'on racontait de la Covid-19 m'envahissait ; les images de respirateur me remplirent la tête et obscurèrent la mécanique de ma volonté, au point que la petite montée du parking, juste avant le pont des Belges, m'épouvantait. Tatillon comme un crabe, je comptai soixante-dix pas entre mes deux seuls amis du moment : la dernière rambarde en bois et le muret de granit sur la Touques. Je me motivais en me disant

qu'une fois arrivé en haut, c'était tout plat comme le Prix Morny. Ensuite, au bout du Pont des Belges, je serais à mi-chemin. Pourquoi ne l'appelait-on pas le Pont des Irlandais, d'ailleurs ?

Il y a un banc de l'autre côté de la chaussée, sur le quai Kennedy, et ce fut le but de mon étape suivante. Sans feux sur le pont, on n'est jamais sûr que les touristes donnent la priorité aux piétons. Il y en a toujours un plus pressé que les autres. Comme je n'arrivais pas à avancer, un automobiliste immatriculé 78 devait penser que je ralentissais exprès, alors il klaxonna. Ce doux bruit de klaxon nous avait manqué pendant le calme carême du confinement. Sous un regard yvelinois hostile, j'ai enfin atteint le trottoir et me suis affalé sur le banc, complètement essoufflé.

- Oh, le prof ! File-moi tes clopes !

C'était encore le banquier, mais cette fois il était bien éméché. Profitant de nouveau de ma faiblesse, il s'assit à côté de moi, fouilla dans ma veste, et prit mon paquet de cigarettes. Il en alluma une et me proposa une bouffée, que j'ai refusée. Offensé, il enfonça la clope dans ma bouche, ce qui me provoqua une quinte de toux.

- Arrête tes conneries, cria-t-il en m'assenant une grande claque dans le dos. Le confi'ment t'a débarrassé de tous les vices ?

La quinte reprit de si belle que je crus ne plus jamais

retrouver haleine. Dégoûté par la plainte de mes bronches, le banquier entonna La chanson de la pomme : « Amis, soyons des hommes, tous à la fois... » ; de chaque côté du carrefour, tous les masques passants se tournèrent vers lui, ce qui l'encouragea à aller jusqu'au bout de la sérénade. Puisque personne ne l'avait bissé, il me décocha un méchant coup de coude dans les côtes.

- Tu sais pas chanter non plus, Prof ? T'es plus bon à rien. Je vais te foutre à la Touques ! Tu n'as qu'à la boire !

Il commença effectivement à me tirer du banc ; je n'ai offert d'autre résistance que mes soixante-cinq kilos sans un souffle, qui étaient trop pour ses efforts désarticulés. Je m'attendais à l'arrivée de la maréchaussée, mais pas aussi rapidement - décidément : après, ce ne sera plus comme avant. Lorsque l'équipe de policiers est descendue de voiture et s'est approchée de nous, le banquier se mit debout et tint un raisonnable équilibre.

- Salut les condés ! C'est le prof, il est saoul comme un cochon et j'essaie de le calmer.

- Vous ne pouvez pas rester ici : circulez.

J'étais incapable de bouger, mais le banquier tituba en direction du pont. L'agent me bouscula et tenta de me lever.

- Je vous ai dit : circulez ! Son collègue tenta à son tour de me mettre debout.

- Rentrez chez vous, Monsieur, sinon je serais obligé de vous embarquer.

Je devais être littéralement gris ; leurs tentatives malheureuses de me soulever me firent glisser du banc et j'ai mis un genou à terre. Dans un souffle rauque qui m'a coûté mes dernières forces, je leur dis : « Je ne peux plus respirer. » Évidemment, ils pensaient que je me moquais de la police, que je leur faisais une blague à l'américaine.

- Ça suffit, maintenant. Trouble à l'ordre public, ivresse publique et manifeste, outrage à dépositaire de l'autorité ! Si vous ne vous partez pas immédiatement, vous allez passer un mauvais quart d'heure au poste.

Une vive douleur me plongea dans la terreur ; j'ai vraiment cru que l'on m'avait poignardé dans le dos, et je me suis effondré complètement par terre. Les agents fouillèrent mes poches très visitées pour mes papiers d'identité, puis sollicitèrent les instructions du chef d'équipe, qui était resté dans la voiture.

- Chef, c'est un résident, IPM, refus d'obtempérer, et il se moque de nous.

Tout d'un coup, un visage s'approcha du mien : les yeux et le front m'étaient vaguement familiers, le reste enfoui dans le cerceau d'un masque bleu marine. J'aperçus le galon jaune et rouge d'un brigadier-chef.

- Monsieur Blum, vous souvenez-vous de moi ? Emmanuel Dubois, en CM2.

- Cet homme ne sent pas l'alcool, cria-t-il à ses hommes. Il est en détresse respiratoire. Il faut l'hospitaliser d'urgence. Ensuite il me parla de nouveau, tout bas et très près

de mon visage malgré le risque réel de contagion.
« Monsieur Blum, c'est grâce à vous que j'ai eu mon brevet. Vous étiez le meilleur prof de la ville. »

Mes forces partaient comme la marée et je ne pus qu'esquisser un faible sourire en guise de reconnaissance. Je ne me souviens plus très bien de la suite des événements, je devais être dans un semi-coma. C'est seulement lorsque j'entendis la sirène des pompiers que je compris que l'on me portait enfin secours. C'était ma tête de bois, Emmanuel le bien-nommé, mon sauveur. Avant de fermer les yeux, j'aperçus la Touques élargie et sereine, couronnée des lumières du soir, qui avançait gracieusement vers la mer.

Section adulte

–

La première vague

Sara Taleb

Sara Taleb, 32 ans, est journaliste au HuffPost. Franco-marocaine, elle a grandi au bord de l’océan, et c’est la mer qui l’a conduite à Trouville-sur-Mer. Très attachée à cette plage, c’est ici qu’elle a découvert le surf. Si l’écriture fait partie de son quotidien professionnel, « La Première vague » est sa première incursion dans la fiction.

L'envie la brûle comme seul le sable de juillet sait brûler les pieds nus. Elle veut surfer. Elle y a pensé tout l'hiver. Elle s'est préparée tout l'hiver. Chaque matin, au réveil, elle en a mimé les gestes, lentement, consciencieusement. Elle n'avait qu'une obsession, retourner à l'eau et surfer. C'était prévu pour la fin mars.

Elle plisse les yeux comme si cela permettait d'améliorer la qualité de l'image. La plage de Trouville-sur-Mer est toute pixellisée depuis la webcam qui la filme et diffuse en direct. Elle n'a jamais cherché à savoir où la caméra était exactement installée, sans doute quelque part du côté de la piscine. Ni qui avait eu cette idée un peu saugrenue, un jour, de faire voir le monde en streaming. Essaouira ou Bali étaient à portée de requête Google. Tout ce qui lui importe, c'est ce qu'il y a dans le cadre de celle-là précisément. La zone de surf.

Chaque matin depuis le début du confinement, c'est le même rituel. Elle profite de la préparation de son café pour imaginer les conditions du jour. Elle

aime bien quand le ciel est gris foncé, ça fait ressortir le vert de l'eau. Si celle-ci est fraîche, ce n'est pas trop grave, au contraire, ça provoquera cette petite contraction au moment où la première goutte glisse dans le dos, sous la combinaison. Parfois, elle se dit qu'elle préférerait un soleil qui brûle le front, lui laissant cette marque si singulière. Elle fronce trop souvent les sourcils, formant une petite ride entre les yeux dont le pli ne bronze pas et reste blanc. Est-ce que ça ne serait pas mieux si en fait il pleuvait? Tu sais, quand les gouttes claquent sur la tête et perturbent les sens, qui ne savent plus si l'eau est chaude ou froide. Elle fait durer le plaisir, plusieurs minutes, de façon enfantine, jusqu'au moment où n'y tenant plus, elle se jette sur l'ordinateur pour voir comment la mer a décidé de s'habiller pour cette nouvelle journée.

C'est sur cette plage qu'elle a appris. Qu'elle apprend encore à surfer. Elle avait toujours secrètement rêvé d'essayer, elle n'avait jamais osé, pour un tas de raisons plus ou moins idiotes. Plutôt plus que moins, d'ailleurs. Et puis... Il y en a qui ont eu un nénuphar dans les poumons, elle c'était un crabe dans le sein. Elle n'avait plus le temps de ne pas oser, on l'avait pincée. Elle ne savait pas encore qu'elle deviendrait mordue.

L'image n'est pas nette, mais ce n'est pas grave, elle

voit très bien. Il n'y a personne sur la plage, elle l'a pour elle toute seule. Le phare la nargue un peu, il peut en profiter en permanence, lui, option pieds dans l'eau. Difficile de distinguer les goélands, petits points noirs sur l'écran. Elle se représente très bien leur air hautain. Elle les envie eux aussi, ils sont chez eux sur cette plage.

Elle aime tout déjà dans le peu qu'elle connaît du surf. La volupté et l'ingratitude. Les claques des vagues trop fortes. L'odeur de la wax qu'on étale. Les bouts de coquillage qui s'enfoncent dans la pulpe des orteils. Ça fait mal, mais réussir à les retirer est une petite victoire qu'il ne faut pas dédaigner. La houle qui soulève de terre, offrant quelques brefs instants d'apesanteur. Les bleus sur ses jambes, qu'elle découvre quelques heures après, tatouages éphémères de ses ébats aquatiques. Le sel qui sèche dans le duvet du cou. L'absence de routine, il n'y a jamais deux sessions pareilles. La joie d'une vague qu'on a bien prise qui ne peut exister sans la frustration des dix précédentes ratées. Une sorte de passion adolescente qu'elle n'avait pas vu venir.

Son café fume, elle s'installe au fond de son canapé, l'ordinateur sur les genoux. Elle aime le silence du matin, encore plus depuis qu'ils sont confinés. Elle croit voir les rouleaux au fond de l'écran, mais ils restent muets, il n'y a pas de son sur cette webcam.

Elle repense souvent à sa première fois. Sa première vague. Pas celle où elle a simplement réussi à se mettre debout. Sa première vraie vague. Celle qu'on chevauche avant qu'elle ne déferle. La vague qu'on prend le temps de choisir, qu'on va chasser. On l'anticipe en tendant bien le cou pour la voir arriver. Il faut parfois attendre, longtemps voire en vain. Savoir être patient et ne pas se précipiter sur la première onde venue, mirage piégeux qui ne sert qu'à se vider de ses forces. On devine sa crête au loin, elle arrive. Allez, on se prépare. Il faut aller la chercher avec ses bras et son souffle. Un, deux, trois coups de rame, peut-être encore un dernier pour ne pas qu'elle nous glisse sous le ventre. Le corps est gainé, dur comme la planche sous lui. Il ne faut pas se rater, une vague, ça ne vit pas longtemps. Elle ne veut pas avoir le destin d'une vague. Ce n'est que le début de l'effort, il faut encore se relever. Le saut doit être vif mais léger, tout en maîtrise, sous peine d'être éjecté. Il faudrait alors tout recommencer. Passer de la position allongée à accroupie est un art qui demande de s'y consacrer pleinement, avec ardeur et conviction. Il ne faut penser à rien d'autre. Avant d'y parvenir, sans même parler d'y parvenir avec style, il faudra tomber, se faire brinquebaler, la machine à laver pour le corps et l'ego, encore et encore. Le buste se redresse, les jambes se détendent mais restent souples, les bras et le regard en avant. Elle surfe cette vague, face à Trouville.

Elle se souvient de son coeur qui explose. Elle est debout. Elle est malade. Elle est vivante sur cette planche de surf. Chauve, elle est fière. Elle est debout. Un coup de menton à cette merde de cancer. Elle est debout, comme elle s'est promis de le rester tout au long de son "parcours de soin", comme on dit dans le langage poli des hôpitaux. Elle surfe comme elle danse dans les bras de son amant, ardemment. Elle surfe avec la véhémence de ceux que la mort menace, comme si c'était la dernière fois. Elle est debout.

Elle se rappelle l'énergie qui pousse, traverse la planche, lèche les pieds, pénètre et se répand. Elle est charnelle, cette décharge qui la submerge. C'est une déflagration intérieure, c'est jouissif, elle le sent jusque dans son ventre. Elle ne le sait pas encore, elle le devine quand même, ces quelques secondes vont la changer. Désormais, c'est dit, plutôt que de ne pas oser, elle ira là où elle a peur.

Cette onde, onirique, magique, sismique, qui s'est invitée en elle, comment se résoudre à la laisser repartir? Elle refuse qu'elle s'en aille, qu'elle s'échoue. Elle voudrait que ce soit un mouvement infini. Boom boom permanent dans son coeur. Elle voudrait capturer cette onde, comme on essaye de capturer les souvenirs. On est persuadé qu'en les mettant dans une boîte ils

resteront frais, sans s'avouer qu'ils perdront de leur vigueur. Ils finissent toujours par nous échapper. Elle voudrait la mettre dans un coin de son être et la réveiller dans les coups durs, pour qu'elle se propage en elle, pour qu'elle ne se noie pas. Un shot, juste de temps en temps.

Elle n'a pas le temps de penser, la mousse la rattrape déjà et l'engloutit. Elle se laisse dévorer quelques secondes par l'eau et savoure les ultimes instants de cette étreinte marine. Ça a duré moins d'une minute, ça a duré plus d'un siècle. La première vague ne s'oublie pas.

Elle éteint son ordinateur. Elle reviendra surfer demain.

Section jeune

–

Pourquoi s'arrêter là ?

Gabriel Rueff

Gabriel Rueff a 17 ans. Il est élève de Terminale dans un lycée de la côte normande. Il veut devenir ingénieur . Bien que né à Strasbourg, il se sent l'âme normande, d'ailleurs son auteur préféré est Maupassant. Il écrit des textes qui intègrent souvent des éléments scientifiques et il aime participer à des concours de nouvelles.

Le récit qui va suivre est inspiré de lieux réels, mais tous les personnages ne sont que le fruit de mon imagination, et ne s'inspirent en aucun cas de personnes réelles. S'il s'avère que certains d'entre eux, ou certaines situations décrites sont conformes à la réalité, de un ce n'est que le plus grand des hasards, et de deux, je vous plains.

Coronavirus. Un mot bien simple, inconnu de la plupart des gens six mois auparavant (nous allions encore à des buffets chinois). Désormais, ce mot fait partie de nos vies. Aussi appelé Covid-19, certains le désignent par le terme de SARS-CoV-2 , ou encore 2019-nCoV. Malheureusement, nous ne pouvons au scrabble qu'utiliser sa première dénomination. Comme nous pouvions nous y attendre : chacun se retrouve avec quelque chose à raconter, ce qui donne lieu à deux cas de figures : ou nous avons un réel apport à fournir à la société grâce à une expérience personnelle intéressante, ou du moins touchante, ou bien nous développons un nombrilisme, c'est à dire un

recentrage de l'épidémie sur soi-même tellement exagéré, que l'on pourrait presque parler de coromoimoimovirus. Quoiqu'il en soit, aucune de ces considérations n'effleurait Mr Moltryon, le maire de la ville de Trouville-sur-Mer, lorsqu'il se rendit au 76^{ème} congrès annuel de la Communauté de Communes du nord du Calvados, afin de parler budget, dépenses et tourisme, comme chaque année. Le congrès se tenait début mars, dans la grande salle de la ville voisine, Hennequeville. Cette année, un nouveau virus avait émergé en Chine, et la nouvelle commençait à se diffuser en France avec de potentielles complications futures. Avant d'entrer dans la salle de réunion, Mr Moltryon vit une affiche, sur laquelle était inscrit: «Avant d'entrer, allez-vous faire tester au bout du couloir». N'ayant pas le choix, Mr Moltryon y alla, et vit une tente sous laquelle des infirmiers s'affairaient.

- Pourquoi devons-nous nous faire tester ? demanda-t-il.
Un infirmier lui répondit :

- C'est essentiellement pour montrer l'exemple aux habitants de la région. Le résultat du test importe peu. Vous aurez les résultats d'ici une semaine, par mail.

Quand la réunion commença, le maire de Hennequeville, Mr Marvare, prit la parole. Son flot de paroles ininterrompues n'était que critiques et accusations visant à dégrader et rabaisser les autres communes alentours. Au bout d'un moment, Mr Moltryon glissa

à son voisin :

- Ça me ferait bien rire que Hennequeville se fasse absorber par Trouville-sur-Mer.

Mr Marvare s'interrompit aussitôt :

- Mr Moltryon, d'ici quelques jours, un confinement devrait être décrété. Vous aurez tout le temps de poser des questions sur la différence entre un gain, une recette et un bénéfice plus tard !

- Je ne posais pas de questions, répliqua Mr Moltryon. Je remarquais juste que vous parlez depuis quelque temps déjà en un flot ininterrompu.

- Il est vrai, répondit l'autre du tac-au-tac, que si l'on liste ce que vous avez fait durant votre mandat, il ne s'est pas passé grand-chose !

- Je ne vous permets pas ! Trouville-sur-Mer n'a jamais été aussi prospère que depuis que j'exerce mes fonctions.

- Je ferai vérifier vos propos par une source, sûre celle-ci.

- Nous allons voir comment vous allez vous en tirer, Mr Marvare, avec le confinement. Pour l'instant, aucun cas de contamination n'a été relevé dans ma ville. Et cela restera ainsi : L'HONNEUR DE MA VILLE EST EN JEU !

Une semaine plus tard : Mr Moltryon la ramenait moins. Le confinement avait commencé depuis quelques jours, et il venait de se rendre compte à quel point son challenge d'éviter toute contamination à la

ville allait être difficile à tenir.

- Bon, se dit-il. Le point négatif, c'est que je suis dans le pétrin. Le point positif, c'est que pour m'en sortir, comme tout le monde est confiné, j'aurai plus le champ libre pour faire ce que je veux, afin de sauver l'honneur de la ville. C'est tout ce que je veux. Après tout, ce qui se passe à Trouville-sur-Mer reste à Trouville-sur-Mer.

Acte 1: la solution hydro-alcoolique

Mr Moltryon arpentait la plage pensivement. Sur sa droite, la jetée au bout de laquelle se situait le phare disparaissait dans la brume du crépuscule. Il semblait évident que tout ce qu'il avait à faire, c'était prévenir. S'il avait à guérir, il perdrait son pari. Le plus important n'est donc pas l'antisepsie, mais l'asepsie, c'est-à-dire la barrière contre les microbes, et en l'occurrence ici, les virus. Ce qu'il fallait, c'était donc du matériel.

Mr Moltryon, avait compris que quatre choses étaient importantes : la solution hydro-alcoolique, les masques, les tests et la sensibilisation. Il sortit son téléphone et appela son adjoint, Mr Twark.

- Nous allons nous occuper de la solution hydro-alcoolique. Mr Twark, rejoignez-moi sur la plage avec une camionnette. Nous allons au vieil aquarium désaffecté. Faites venir les véhicules que j'ai commandés ce matin, et qui sont garés derrière la mairie. Ils

contiennent ce dont nous aurons besoin.

- Maintenant ? Mais il est 22 heures, et ...

- Stop ! Dépêchez-vous, et rejoignez-moi, si vous tenez à ne pas devenir l'adjoint du fleuriste. Une dernière chose, le lait, écrémé ou non ?

- Où est le rapport ?

- Vous verrez. Arrêtez de me poser des questions idiotes, nous perdons du temps. Bon, nous allons dire demi-écrémé.

Le vieil aquarium, anciennement appelé Natur' Aquarium, avait fermé quelques années auparavant. En raison d'histoires d'assurances, les divers bassins de cet aquarium étaient toujours pleins d'une eau, qui, à l'abri de la lumière, était restée pratiquement pure. Le maire et son adjoint arrivèrent sur les lieux.

- Qui a gagné la fête des pommes l'an dernier ? demanda Monsieur Moltryon.

- C'est Octeville-sur-Mer, mais je ne crois pas que...

- Ils ont donc gagné trente tonnes de pommes ?

- Certes, mais...

- Et avec les pommes, ils ont fait du calva. Et, Mr Twark, le calva est fortement...

- Alcoolisé. J'ai compris, vous voulez faire de la solution hydro-alcoolique avec du calva.

- Vous m'avez coupé la parole, Mr Twark. Je déteste les gens qui font cela.

- Désolé Monsieur mais...

- Bref, voici les trois citernes que j'ai achetées ce matin à Octeville-sur-Mer. J'avais prévu de louer un camion pompier pour tout transporter d'un coup, mais en cas d'incendie, des restes d'alcool pour éteindre les flammes n'auraient pas été l'idéal. Bref, vous voyez ici des citernes de calva. Comme il fallait un liquide plus épais pour épaissir la solution, et que l'on fait local, voici des tonneaux de lait de vaches normandes. Demi-écrémé, bien sûr. L'eau diluera tout cela, et on obtiendra une solution hydro-alcoolique faite maison, mais assez fonctionnelle. Suivez-moi vers le bassin principal, et amenez les sacs.

Une fois au-dessus de l'ancien bassin aux requins, ils versèrent le contenu des citernes et des tonneaux dans le bassin principal. Aussitôt, à la surface du bassin, des bulles se formèrent, et le liquide s'épaissit. Cinq minutes plus tard, il y eut une forte odeur de pommes, de yaourt, et d'alcool.

- Mais, monsieur, ne put s'empêcher d'observer Monsieur Twark, comment allons-nous distribuer tant de liquide ?

- Eh bien, demain, d'autres citernes viendront chercher le liquide et le distribueront aux concitoyens.

- Dans quoi ?

- Quoi, dans quoi ? Mr Twark, explicitez vos remarques, ou « dans quoi » risque d'être une question que vous allez prochainement vous poser.

- Comment cela ?

- Eh bien, « dans quoi vais-je travailler maintenant que mon chef m'a viré ? ».

- J'ai compris votre requête. Ce que je voulais, c'était vous demander dans quoi les concitoyens vont-ils ramener chez eux la solution désinfectante ?

- Hum... Je n'y avais pas pensé. Il faudrait des flacons en verre pour tous. Nous avons bien une soufflerie, mais pas de verre.

- Si l'on chauffe du sable, on obtient du verre, Mr le maire.

- Demain, rendez-vous à 6 heures sur la plage. Venez tôt, je ne veux pas de témoins.

Quelle ne fut pas la surprise de l'adjoint quand Mr Moltryon arriva le lendemain matin sur la plage avec...

- Des lance-flammes ! Vous n'êtes pas sérieux ?

- Souvenirs historiques. Au travail !

Aussitôt, Mr Moltryon activa son lance-flamme. Des gerbes de flammes d'une douzaine de mètres jaillirent, et le sable, sous la chaleur se transforma en pâte de verre. Maintenant que le matériel était là, le verrier n'aurait plus qu'à le travailler pour en faire des flacons. Au matin, les Trouvillais trouvèrent un tiers de leur magnifique plage aussi lisse qu'un miroir. Sur des centaines de mètres carrés, le sol était vitrifié.

- Voilà pour le point numéro un, le gel hydro-alcoolique.

Dans la matinée, tous les habitants de Trouville-sur-Mer recevaient un message dans leur boîte aux lettres, rédigé par les soins du maire, expliquant qu'à cause d'un phénomène cosmique peu connu, le sable de la ville s'était vitrifié. Cependant, Mr Moltryon précisait aussi qu'il savait quoi faire de tout ce verre, et vantait ses qualités à réagir face aux éléments « *impromptus* ».

Acte 2 : Les masques

Le lendemain matin, Mr Moltryon décida de s'atteler au deuxième point important : les masques. Il se mit à penser tout haut dans son bureau :

- Nous avons les ateliers pour tisser et coudre des masques, mais nous n'avons toujours pas de matière première. Il nous faut donc aller la chercher.

Sur ces mots, il prit son téléphone. Vers la fin de la conversation, son adjoint entra sans frapper.

- Oui, deux mille. Demain sans faute. Eh bien, dit-il en se retournant vers son adjoint : Eh bien, Mr Twark, vous ne frappez plus avant d'entrer ? J'ai résolu le problème des masques.

- Mais, Mr le maire. Il faudra bien plus de deux mille masques pour toute la ville !

- Deux mille n'était pas le nombre de masques, dit Mr Moltryon d'un air malicieux. Attendez demain. En attendant, aidez-moi à organiser un feu d'artifice.

- Monsieur le maire, je ne comprends plus rien.

Tous les habitants avaient été conviés à un gigantesque feu d'artifices. Cette entorse au confinement était censée être une dernière fête avant quelques temps. Pendant que tous étaient sur la plage, où les feux d'artifices se reflétaient et sur l'eau et sur le verre, Mr Moltryon, et son adjoint malgré lui attendaient à l'autre bout de la ville déserte.

- Mr Moltryon, que faisons-nous là ? Mais, le sol tremble, que se passe-t-il ?

- Nos matières premières arrivent, voilà ce qu'il se passe.

A ces mots, deux mille moutons, qui portaient sur leurs dos la laine nécessaire aux masques, passèrent guidés par une dizaine de bergers cagoulés. Chaque mouton avait autour de sa taille un large cerceau d'un mètre de rayon. Ainsi, la distanciation sociale était respectée.

- Voyez, Mr Twark, comme les moutons sont amenés dans de bonnes conditions sanitaires.

- Mais où vont-ils loger ? Pas chez l'habitant tout de même ?

- N'ayez crainte, le Casino Barrière est fermé, et les moutons pourront y rester. Dès demain, quelques employés viendront les tondre et commencerons à faire les masques. Pour les petites pinces métalliques au niveau du nez, il y avait rupture. J'ai donc aussi acheté un autre métal, du Césium, il ne restait plus que cela.

- Du Césium ? Je n'en ai jamais entendu parler.

- C'est un métal assez mou. Son seul inconvénient est qu'il explose violemment au contact de l'eau. Le principal avantage de ce métal est que nos concitoyens ne les jetteront pas à la mer. Ils y laisseraient la main. Au moins, ils ne seront pas tentés de polluer. Soyons pédagogiques et écologiques.

Le lendemain matin, aucun brin d'herbe ne subsistait dans les champs bordant la route menant à Trouville-sur-Mer, et le Césium avait été stocké dans les caves de l'Hôtel des Roches Noires. Seul Bébert l'ivrogne avait vu passer les deux mille bêtes, mais personne ne le croyait. La solution hydro-alcoolique avait été récupérée afin d'être distribuée, et était désormais stockée dans une dizaine de camions citernes, tous alignés le long de l'Hôtel des Roches Noires. Les habitants de Trouville-sur-Mer eurent à nouveau un courrier du maire, leur indiquant que le feu d'artifices avait été un succès, qu'il était content que cela leur ait plu, et qu'il se faisait toujours un plaisir de réjouir ses électeurs. Il ajoutait aussi qu'il n'avait pas pu les honorer de sa présence, ayant une « histoire de logement » à gérer en urgence.

Acte 3 : Tester et sensibiliser

Afin de savoir si son pari était gagné, Mr Moltryon

devait régulièrement faire tester tous ses concitoyens. Cependant, pour faire cela, encore fallait-il les avoir, ces tests ! Un coup de fil à la préfecture lui avait vite indiqué qu'il y avait là aussi rupture de stock. Pas le moindre petit test en vue. Du moins, pas le moindre petit test pour humain...

- Monsieur Twark, il y a bien toujours un hippodrome à Deauville ?

- Oui Monsieur. Mais à cause du confinement, il n'y a pas de courses.

- Ce n'est pas pour une course, mais pour du matériel. Trouvez-moi les numéros de tous les vétérinaires, fermes équines et hippodromes de la région. Pour dans deux heures.

L'après-midi, une curieuse commande fut passée par Mr Moltryon. Cent mille écouvillons furent livrés dans la soirée.

- Mais, Mr Moltryon, je croyais qu'il y avait rupture de stock !

- Certes, mais ce sont des écouvillons pour chevaux. Le principe est le même, c'est juste un peu plus gros. Sur ces mots, il ouvrit une des caisses et en sortit un.

- Ah... Je dois reconnaître que c'est tout de même assez gros... ça ne rentrera jamais dans le nez des gens. Bah, tant pis, nous les mettrons dans leur bouche.

- Mais monsieur, comment allez-vous convaincre tous les habitants de Trouville-sur-Mer de se faire mettre

un coton-tige de la taille d'une banane dans le fond de la bouche, et ce régulièrement ?

- Disons que nous allons les motiver. Amenez-moi le téléphone.

Dans la nuit, une centaine de pelleteuses furent déployées aux abords de la ville. Ces dernières, selon les ordres du maire, commencèrent à creuser un fossé fort profond, une sorte de douve que la mer remplissait. La terre retirée servit à faire un mur de l'autre côté du fossé, un peu comme un rempart. Quelle ne fut pas la surprise des habitants lorsque le lendemain matin, ils se retrouvèrent enfermés dans leur ville ! Chaque foyer avait reçu un courrier, indiquant que le mur et le fossé étaient des mesures sanitaires. Le maire présentait ses excuses, car en faisant le muret, les pelleteuses avaient « involontairement » détruits les câbles assurant l'accès internet au village. Mais bon, quelle importance, le maire était là pour les guider.

- Monsieur Moltryon, dit Monsieur Twark. Je vois bien que cette sorte d'auto-assiégement va montrer aux habitants qu'il faut s'isoler du virus, mais cela ne sera pas suffisant pour forcer les gens à aller se faire tester.

- En effet, il faut en rajouter.

Dès l'après-midi, un camion passait en ville et diffusait le message suivant : « Dernières nouvelles, le coronavirus a muté. Désormais, il se rapproche fortement de la

peste bubonique. Allez-vous faire tester ».

Là, ce fut l'hystérie. Les gens se battaient pour être testés, oubliant qu'en période de pandémie, on ne doit pas se battre avec les poings, mais avec les coudes. On ne sait jamais ce que les mains ont touché au préalable...

- Les gens vont se faire tester, monsieur, mais ils disent que se faire mettre un écouvillon de cette taille dans le fond de la gorge déclenche chez eux un réflexe de vomissement.

- C'est tout ?

- Non, les infirmiers chargés de tester veulent être payés. Ils disent qu'ils se moquent du fait que la ville n'a presque plus un sou.

- Nous reste-il du matériel de la compétition sportive de la kermesse de l'année dernière ?

- Où est le rapport ?

- S'il nous reste des médailles non distribuées, dites aux soignants qu'ils en auront.

- Bien Monsieur le maire.

Mr Twark sortit du bureau.

- Une dernière chose Monsieur Twark, ajouta Mr Moltryon. Inutile de leur dire d'où viennent les médailles.

Mais c'est dans la nuit qui suivit que l'apocalypse éclata.

Monsieur Moltryon reçut en pleine nuit un appel de son adjoint.

- Monsieur Moltryon, ce sont les grandes marées ce soir. La mer est très haute. L'eau est en temps normal absorbée par le sable, mais comme vous l'avez vitrifié, l'absorption ne se fait pas, et l'eau monte beaucoup plus. Monsieur Moltryon sortit précipitamment, et se dirigea vers le centre-ville. L'eau était déjà là, et la ville était inondée.

- Les moutons, cria le maire. Sauvez les moutons de la noyade !

Les quelques employés municipaux de service ce soir-là allèrent, comme le maire le leur avait ordonné par message radio, évacuer le Casino. Là, ils trouvèrent, à leur grande surprise deux mille moutons. Dès qu'ils ouvrirent les portes, un flot ininterrompu de ces bêtes se déversa dans les rues, ruinant les fleuristes, saccageant les jardins. L'eau continuait de monter, et les camions citernes étaient désormais renversés, leur liquide répandu sur le sol. Rappelons qu'il y avait cinq cent mille litres de solution hydro-alcoolique.

- Monsieur le maire, dit une voix. On dit que les rues sentent la pomme et le yaourt.

- Je savais que j'aurais dû prendre du lait écrémé.

- Je ne pense pas que ce soit là le problème.

- Au moins, se dit le maire, cela va nettoyer les rues, je donne un congé à tous les employés municipaux demain.

- Monsieur, les stocks de masques dans l'Hôtel des

Roches Noirs sont inondés.

- Les masques avec des pattes pour le nez en Césium ?

- Rassurez-vous, monsieur, ces dernières n'ont pas encore été fixées.

- C'est encore pire, si le Césium est encore en bloc !
L'Hôtel des Roches Noires ne va pas tarder à ...

Comme pour finir sa phrase, l'eau, qui venait d'attendre la cave de l'Hôtel, venait de déclencher l'explosion du Césium. Une boule de feu d'une centaine de mètres de rayon, suivie d'une déflagration, fit sauter tout l'hôtel comme un bouchon de champagne. Le feu, entra aussitôt en contact avec la solution hydro-alcoolique répandue sur le sol, qui s'embrasa et toute la ville ne fut plus que flammes.

- Je vais peut-être même leur donner une semaine de congé.

Fort heureusement, l'eau des grandes marées avait fait déborder le fossé qui entourait la ville, et des litres d'eau vinrent doucher en quelque sorte le feu. Les moutons, se mirent alors à flotter comme des petits bouchons.

Deux jours après, ce ne fut pas la police qui vint chercher Monsieur Moltryon, mais l'armée. On lui avait dit que c'était heureux pour lui que les moutons aient tous survécus, pour deux raisons : la première, c'est qu'il n'aurait pas les associations de protection animale sur le dos,

et la seconde, c'est que seuls des moutons accepteraient de voter pour lui aux prochaines élections municipales.

- Au moins, pensa Monsieur Moltryon, aucun malade du coronavirus n'a foulé le sol de cette ville. Je crois que j'ai gagné mon pari.

- Attendez, dit Monsieur Twark en arrivant, essoufflé, vers le fourgon qui allait emmener le maire. Nous avons reçu les résultats du test contre le coronavirus que vous aviez fait avant d'aller à la réunion intercommunale. Vous savez, celle où vous avez parié avec Mr Marvare qu'aucune personne de la ville ne serait contaminée par le Coronavirus.

- Eh bien, quels sont les résultats ?

- Depuis tout ce temps, vous l'avez.

Remerciements

Sans eux ce livre n'aurait pas vu le jour

Nous remercions la DRAC Normandie et surtout Sabrina Lebris pour son écoute et son appui, la Mairie de Trouville et toutes ses équipes pour leur engagement sans faille à nos côtés et tout particulièrement, Rébecca Babilotte, adjointe à la culture de la ville, Laurence Horvais, directrice de la Bibliothèque, Stéphanie Kampf, graphiste, Sophie Millet-Dauré et Stéphanie Sublemontier de l'Office de Tourisme de Trouville. Nous remercions aussi l'Association des Amis d'Alain Spiess et tout particulièrement Jean-Michel Floret, Hervé Van Collen et Thibaut Valès, ainsi que les membres passionnés et toujours présents du jury du prix Alain Spiess, Tahar Ben Jelloun, Jean-Luc Vincent, Véronique Jacob, Emmanuelle Lambert, Lola Gruber, Michel Lederer, François Emmanuel, Geneviève Damas, Vincent Blin, Anita Weber, Frank Lanot. Nous remercions aussi tous nos sponsors et partenaires, et plus particulièrement, en Normandie, La librairie du marché à Deauville, Les Cures Marines, Le Central et la Quincaillerie d'Albertine à Trouville, et dans la région parisienne, La Maison de la poésie et la Librairie Mille Pages à Vincennes. Nous remercions tous les écrivains et artistes qui nous accompagnent, dont Ivan Messac, le merveilleux auteur de notre couverture, et les auteurs qui nous ont fait confiance en nous envoyant leur nouvelle.

Prisp Alain SPIESS
du Deuxième Roman



© Ivan Tllesoc Adgpp 2020 - Mise en page s.kampf@free.fr

www.leprixalainspiess.fr

